

Geneviève
MONDRAN-RANJON



Envolée à Deux

MGR Éditions

ENVOLEE A DEUX

Geneviève MONDRAN-RANJON

ENVOLEE A DEUX

MGR Editions

Toute reproduction, en tout ou en partie, sous quelque forme et par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'Editeur.

© MGR Editions, 2018
ISBN : 978-2-9519019-3-3

PRÉFACE

Culturellement, l'aviation est un domaine masculin, voire parfois machiste... Certes il y a des aviatrices, et ce depuis les débuts de l'aventure tridimensionnelle. Certaines ont même fait rêver les foules planétaires, bien avant l'ère de la médiation télévisuelle, comme l'extraordinaire Jean Batten qu'on surnommait la Garbo du ciel dans les années trente. Ces femmes fabuleuses en devenaient des exceptions confirmant la règle. D'une certaine façon, elles servaient de mot d'excuse aux machos qui pouvaient dire : « Nous, mysogines ? »

Mais ce qu'on a tendance à oublier, c'est que comme dans toute affaire humaine, derrière chaque bonhomme qui a fait en son temps quelque chose de précieux pour l'histoire de cette formidable aventure il y a une, ou des femmes. Ce livre est une sorte de remise à plat de cette vérité première : si vous voulez savoir qui est un homme, intéressez vous à sa femme. Et si vous tombez sur un de ces couples rares qui ont maîtrisé la durée de leur liaison, au point que l'homme parlera de la femme de sa vie et elle de l'homme de sa vie, vous comprendrez vite que l'un n'aurait jamais su se réaliser sans l'autre, et vice-versa.

Marc et Geneviève sont de cette trempe : des aventuriers modernes qui, malgré des apparences parfaitement policées, ont vécu ensemble mille moments remarquables. Ils ont été un couple partageant intégralement les bons et les mauvais moments, la peur et le bonheur intenses qu'on connaît en aviation, les déceptions et les jubilations, mêlant l'action en vol et les tracasseries bureaucratiques de la comptabilité, les honneurs et les abandons...

Les Ranjon sont la preuve qu'à deux, on vaut plus qu'une paire de talents additionnés. A deux on devient une nouvelle entité. Et comme ils ont toujours vécu dans le partage de tout, ils ont raconté tout cela ensemble dans ce livre.

Ils le font avec leur style propre, qui est d'accomplir des choses invraisemblables en ayant l'air de ne pas y toucher...

Nous nous dirigeons désormais à grands pas vers une aviation non plus peuplée d'aviateurs, mais d'opérateurs de systèmes, habitée d'engins volants débarrassés de cette petite cabine mystérieuse nommée cockpit et de drones spectaculaires permettant de voler par procuration...

Ce faisant, nous constatons que Saint-Ex-L'Ancien avait raison d'affirmer que l'important, c'est l'homme, écrivant en guise de dernière phrase :

« La termitière future m'épouvante, et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier. »

Les Ranjon, Marc et Geneviève, sont aussi de grands jardiniers...

Bernard CHABBERT

ELLE



1955, Boulevard Saint-Michel, Paris – La famille Mondran – Geneviève à gauche

Dimanche 21 avril 1946, c'est le jour de Pâques. Neuf mois que je suis dans le noir, il est temps de quitter le nid, même s'il est douillet.

On m'a raconté que ce jour-là Maman et moi avons traversé tout Paris pour trouver une clinique.

C'est ainsi que parties du 5^e arrondissement, à côté du Musée Cluny, nous avons atterri dans le 16^e où je suis enregistrée à la Mairie sous les prénoms de Geneviève, trouvé à la hâte parce que mes parents n'avaient pas pensé à une fille, Elisabeth, comme la Reine d'Angleterre née un 21 avril aussi et Pascale, pour fêter Pâques.

On m'a aussi raconté qu'il faisait très beau temps et que les cloches sonnaient à toute volée ce jour-là. Ma famille y voit un bon signe.

Je figure en 2^e position sur le livret de famille, précédée dix-sept mois plus tôt, par ma sœur Catherine.

En ouvrant ce document, j'ai compris que mon Papa le Colonel avait dû être déçu d'avoir encore une fille...

Mais, n'avait-il pas épousé l'aînée de quatre filles. J'ai ainsi longtemps pensé que les filles étaient à l'origine du sexe de l'enfant. Baliverne...

Trois ans plus tard, ma sœur Frédérique, se joignait à nous. Elle tient son prénom de la ville où elle est née : Friedrichshafen, sur la rive allemande du Lac de Constance. Elle doit son deuxième prénom, Marie-France à la nostalgie du pays. Papa le Colonel s'était habitué aux filles.

Nous étions trois jolies petites filles « des petites têtes de porcelaine » comme nous appelait Grand-Tante Marie de sa voix tremblante.

La porcelaine, c'est fragile. Je refusais de m'identifier à cette poupée fragile. Mes parents n'allaient pas me contredire « Geneviève a une drôle de caboche, quel caractère... »

Très tôt, j'occupais la première place des emmerdeuses au sein de la tribu de filles ; certains diront, normal, c'est la position de n° 2 qui vaut ça.

Je raconte aujourd'hui à mes petites-filles que, dès l'âge de 4 ans, mon indiscipline m'a valu des séjours à la cave. Je crois être sortie de ces endroits lugubres sans avoir cédé, mais je n'en jurerais pas. Je suscite toute leur compassion. Pauvre grand-mère !... Mais tout compte fait, si de longues années plus tard, je descends dans les caves avec beaucoup de difficultés, j'ai conservé un caractère très affirmé. Sans lui, je n'aurais pu franchir

tous les obstacles que j'ai trouvés sur mon chemin ni, sans doute, saisir les opportunités qui se sont offertes.

Quelques années plus tard, je rentrais à l'école St-Jacques à Paris en même temps que ma sœur aînée ce qui m'a donné le bénéfice d'une belle avance. Cette avance scolaire, je l'ai conservée grâce à des maîtresses dévouées, sévères mais justes qui m'ont encouragée et donnée l'envie de bien faire... et appris à en éprouver du plaisir. En complément du programme commun à tous les élèves, les filles apprenaient aussi la couture, la broderie... Nous étions formées à devenir des maîtresses de maison... A cette époque, la révolte féminine, Mai 68 était encore loin. Mon milieu social me destinait à épouser un haut fonctionnaire, de préférence un militaire, qui deviendrait au moins le chef des Armées. J'ai fait mentir les statistiques.

Papa le Colonel ambitionnait pour sa seconde fille, qu'elle intègre Polytechnique, prestigieuse école qui venait de s'ouvrir aux filles. Ainsi, après avoir commencé le latin et le grec, changement de cap, orientation « maths ». Fâcheuse ERREUR... je ne répondrai pas à cette attente.

En 1954, l'hiver de tous les records de froid, l'année où l'abbé Pierre a lancé des appels médiatiques pour qu'on vienne en aide aux pauvres et aux « sans domiciles », la famille Mondran est à Mont-de-Marsan. Elle est restée quatre ans à la villa des Géraniums dans une rue très calme et sans issue. J'y ai appris à courir avec des échasses. La

maison est aujourd'hui occupée par un couple avec trois jeunes enfants. Ils ont eu la gentillesse de m'ouvrir leur porte et c'est avec émotion que j'ai revu, soixante ans plus tard, la chambre dans laquelle j'ai eu si froid durant l'hiver 1954. Faute de fuel, il n'y avait pas de chauffage et les nombreuses couvertures militaires, marrons, m'écrasaient sous leur poids, engourdissant mes membres au lieu de les réchauffer. Plus tard, nous avons emménagé sur la base d'essais dans un chalet à côté des pompiers, à deux pas de la piste d'envol. Ma première photo dans la boîte cube Kodak sera celle d'un Nord 2501 « La Grise » que je conserverai longtemps dans mes différents cahiers de texte successifs.

J'aimais entendre le bruit assourdissant des avions. J'aimais les voir. Je passais de grands moments assise en bordure de piste à regarder ces grands oiseaux décoller et atterrir. Ils me faisaient rêver. Pour autant, je n'ai jamais pensé devenir pilote, par la faute des maths que je n'aimais pas, qui ne m'aimaient pas. Papa le Colonel aurait pourtant désiré que je me dirige vers ce métier. Sa mère le lui avait interdit et j'ai toujours pensé qu'il en avait été malheureux.

Quand j'évoquais que je serais hôtesse de l'air, les autres imaginaient être pompiers, maîtresses, coiffeuses..., un élève qui est devenu Maire de Bordeaux, ambitionnait de présider l'Europe. Cet élève brillant a mené une très belle carrière politique mais il n'a pas (pas encore ?) atteint l'objectif qu'il s'était fixé.

Nous sommes restés neuf années sur la base de Mont-de-Marsan dont trois sous la seule garde de notre mère, Papa le Colonel ayant été envoyé en Algérie, à Telergma à quelques kilomètres au sud-ouest de Constantine. La vie des trois sœurs était rythmée par l'école, les trajets en vélo, matin, midi et soir, 16 km par jour. Le passage du facteur occupait une place centrale : chaque jour il apportait une lettre d'Algérie à notre maman et chaque semaine une lettre de ma tante Michèle. Les vacances d'été se déroulaient invariablement à Soulac-sur-Mer en Gironde dans la villa de notre grand-mère maternelle. J'y retrouvais cousin et cousine. Nous effectuions aussi des séjours à Airvault dans les Deux-Sèvres chez la sœur aînée de mon père qui m'a appris à faire bien, à faire très bien, mais aussi à ne jamais rester inactive.

Tante Marraine était la marraine de ma sœur aînée. Elle s'est beaucoup occupée de moi la rebelle. Elle s'était mariée tardivement avec l'homme veuf qu'elle aimait. Il ne convenait pas à sa mère. Pour se marier, Tante Marraine a attendu que sa mère soit décédée. Elle avait alors 47 ans et n'a pas eu d'enfants. Elle ne manquait pas de caractère. Nous nous sommes opposées souvent ; je n'ai jamais gagné la partie lors de ces affrontements.

En 1952, Maman était dans le Jura avec ma sœur Catherine qui souffrait d'un problème pulmonaire. Elles avaient trouvé pour se loger une pièce dans une ferme, au-dessus de l'écurie. Le chauffage n'était assuré que par la

chaleur dégagée par les vaches au rez-de-chaussée. Elles allaient chercher l'eau au puits.

Ma sœur Frédérique était sous la garde de Mamy Lulu à Paris.

Je passais plusieurs mois à Airvault.

Le bol de lait avec de la peau en surface, m'écœurerait, mais j'étais tenue de l'avalier et de ne pas être en retard à l'école. J'étais en bout de la table dans la cuisine et je regardais la pendule qui égrenait les minutes. L'école St-Agnès était tout à côté de la maison ; en courant je pouvais y être en moins d'une minute. J'avalais mon bol à l'ultime limite que je m'étais fixée.

Au mois de juillet, nous partions tôt « aux Rivières », le potager au bord du Thouet, à environ trois kilomètres de la maison. Il m'était interdit de sacrifier les haricots verts de trop petite taille ou de faire tomber les fleurs blanches destinées à devenir des haricots, quelques jours plus tard.

Quand la cueillette était terminée, il fallait faire le trajet inverse. J'avais à peine six ans, mon petit panier au bras rempli de haricots verts, était lourd. Le soleil déjà chaud rendait le trajet, pénible.

Après le déjeuner, la sieste était imposée. Avant l'heure du goûter, Marraïne et moi, nous nous retrouvions autour de la table de la cuisine pour équeuter les haricots verts.

Je n'ai jamais eu le droit de jouer avec la poupée à la tête de porcelaine rangée dans l'armoire. J'étais autorisée

à la regarder dans sa boîte d'origine avec ses vêtements. Je n'ai pas eu, non plus, le droit de faire marcher l'ascenseur de la maison de poupée. Ces beaux jouets anciens m'ont été donnés beaucoup plus tard. Mes petites-filles ne les ayant pas respectés, je les ai fait restaurer et les garde en souvenir.

Un après-midi d'été, nous partions pour le Clos, le verger à l'extérieur du bourg, où nous devions ramasser des prunes. Cette promenade a donné lieu à une scène dont le souvenir me fait encore rougir tant j'ai été méchante ce jour-là. Au retour, les paniers pleins de fruits seront lourds, ma tante sera embarrassée. Elle accepte pourtant que je prenne mon landau de poupée. Je trotte sur mes petites jambes d'enfant de cinq ans. J'ai chaud. J'enlève mon cardigan et le tends à ma tante. Elle le pose sur les pieds du bébé. Mon bébé aussi va avoir trop chaud. J'exige qu'elle le porte mais elle refuse de céder à mon caprice. Je ralentis. Elle passe devant moi. A ce moment, j'accélère et pousse mon landau dans ses jambes. La roue du landau frappe sa cheville, je lui avais fait très mal.

Tante Marraine nous a quittés à 101 ans. Elle m'avait pardonnée.

Les trois petites filles étaient habillées pareillement. Il me semble que nous avons dû porter l'uniforme familial jusqu'à l'âge de 15 ans. C'est donc ma sœur Catherine, l'aînée qui a eu le privilège de quitter l'uniforme la première.

Notre mère confectionnait nos vêtements avec l'aide d'une couturière qui s'installait une journée entière sur la table de la cuisine. Le soir, il y avait des fils partout et ceci agaçait profondément notre père. Maman tricotait aussi nos cardigans : trois dos, six devants et six manches... Le temps qu'ils soient achevés, la couleur et le modèle n'étaient plus à mon goût.

Notre mère était une maîtresse de maison accomplie. Elle nous a élevées en nous préparant à une vie identique à la sienne. Lorsque nous rentrions de l'école, elle était là pour le goûter ; il nous était impossible de chaparder un deuxième morceau de sucre ou de chocolat pour accompagner notre morceau de pain. Elle surveillait les devoirs et faisait réciter les leçons de ses trois filles.

Les leçons, nous devions les apprendre dans nos chambres respectives dont nous étions libérées à l'heure du dîner fixée à 19 h 30. Il était préférable qu'elles soient sues pour éviter une privation de dîner.

Les leçons ne faisaient pas partie de mes exercices favoris. Le contrôle des leçons était pour moi, une épreuve pénible.

Si j'avais tardé à relire mes leçons, je m'exposais au retour dans ma chambre avec un verre d'eau et une tartine de pain.

J'étais une fillette aux formes rondes : c'était l'occasion de faire régime. Je pestais si j'étais privée de tomates

farcies, mon plat préféré. J'étais ravie s'il y avait de la soupe au menu.

J'aurais aimé apprendre mes leçons avec ma mère. Mais je n'étais pas fille unique, tout son temps n'y aurait pas suffi.

Elle savait aussi écouter nos histoires d'école, nous consoler de nos petits malheurs quotidiens.

Elle veillait surtout à la bonne entente entre les trois sœurs qui, comme tous les enfants du monde, se chamaillaient pour un rien. Il paraît que, sur ce plan, les filles sont pires que les garçons.

Elle effectuait les courses au marché chaque samedi. J'aimais l'accompagner. Je trouvais ce marché joyeux et délicieuses les odeurs dominantes des herbes aromatiques.

Les marchands de fruits et légumes, de poulets, de fromages, échangeaient des blagues. Le poissonnier était le plus bruyant pour attirer les clients. Je tirais notre mère par la manche pour qu'elle ne s'arrête pas à son stand. Je n'aimais pas le poisson à cause de ses arêtes.

Les tomates et les pommes de terre n'étaient pas rondes et calibrées, comme aujourd'hui dans les grandes surfaces. Elles étaient souvent difformes, tachées. Les fruits étaient dorés à souhait ; ils pouvaient être piqués par dames les abeilles tant ils étaient sucrés. Leurs défauts ne nous empêchaient pas de nous régaler.

Aujourd'hui, je retrouve la saveur d'autrefois dans les fruits et légumes que je cultive, avec pour engrais un peu de crottin de cheval, sans pesticide, mais avec amour.

Nous avions l'habitude d'arriver à la fin du marché, lorsque les marchands commencent à remballer leurs produits. Leurs prix étaient plus intéressants. Ils pouvaient doubler la quantité pour le même prix. Quelle aubaine !

Tous les dimanches, à midi, c'était poulet frites. Le meilleur repas de la semaine. Le poulet était élevé en plein air, ses cuisses étaient fermes sous les dents, la preuve qu'il avait couru dans la forêt des Landes.

Notre mère l'enfournait vers les 11 heures, avant notre départ pour la messe qui était célébrée sur la base dans La Chapelle, par l'aumônier. C'était une simple cabane en bois, mal isolée, peu chauffée.

Notre père qui tenait les cordons de la bourse, remettait de l'argent à notre mère. Si elle avait d'autres courses à faire que celles qui remplissent quotidiennement le panier de la ménagère, comme des fournitures scolaires, du tissu pour confectionner des jupes, ... elle lui disait alors doucement, que la somme remise n'était pas suffisante.

J'étais triste pour elle. J'ai le souvenir d'avoir éprouvé un sentiment de culpabilité lorsque la dépense qui justifiait cette demande, me concernait.

L'indépendance financière des femmes m'est apparue très vite comme une nécessité pratique et un impératif moral.

Notre maman n'a jamais reçu de vrais cadeaux, tout était pour nous.

Notre père gérait seul le budget familial. Il faisait au mieux mais sa solde était bien maigre à l'époque. Dans l'esprit d'un militaire, la fierté de servir son pays compensait la médiocrité de ses revenus professionnels. Mai 68 améliorera notre situation avec l'augmentation des soldes.

Ainsi, Maman, au décès de notre père, a dû apprendre à faire un chèque.

Avec abnégation, notre mère avait abandonné son métier d'infirmière pour élever ses trois filles et satisfaire aux obligations indissociables de la fonction de notre père.

Elle devait organiser et servir des dîners avec le Colonel de la Base et autres personnalités locales.

Très jeune, je lui apportais mon concours avec plaisir. Je l'aidais à dresser la table. Les assiettes, verres et couverts devaient être placés impeccablement, selon les règles en usage dans les restaurants prestigieux.

Lorsque les invités arrivaient, les trois petites filles devaient saluer chacun d'entre eux puis se retirer discrètement. Je n'avais que 9 ans, lorsque je rejoignais la cuisine pour apporter mon aide. Ma première initiative n'a pas été récompensée ; les tranches du rôti n'étaient pas d'égale épaisseur ! Alors, j'ai fait la vaisselle. Je prenais

mille précautions pour ne pas briser un verre en cristal, ou une assiette en porcelaine de Limoges.

Au cours d'un de ces dîners, le 20 avril 1955, mes parents recevaient le commandant Xavier de Chérade de Montbron, pilote d'essai au Centre d'Expériences aériennes militaires. Le lendemain 21 avril, le jour de mon anniversaire, il trouvait la mort au retour d'un vol d'essai sur un Vampire X-4476. Il avait 38 ans. C'était l'incompréhension totale. Un homme jeune était mort dans un de ces avions qui me faisaient rêver. C'était le premier invité de mes parents que j'avais trouvé sympathique et je ne le verrais plus. J'étais très triste.

Dans ma cinquième année, j'ai perdu mon grand-père paternel. *« Il était parti dans le ciel, je ne pourrais jamais le revoir »*. J'étais trop jeune, je n'ai pas assisté à son enterrement. Deux ans plus tard, ma grand-mère, son épouse, décède à son tour. A 7 ans, on est grand, on se doit d'embrasser sa grand-mère sur son lit de mort et d'assister à ses obsèques. J'ai accompli ces actes avec courage et dignité.

Mes grands-paternels se sont connus à Airvault, à l'hôtel « Le chêne vert », tenu par ma grand-mère, de mère en fille. L'hôtel est situé dans une grande cour face à la maison de maître et aux écuries. Les clients se rendaient autrefois à l'hôtel en carriole tirée par un cheval. Mon grand-père était arrivé de son Béarn natal, pour installer l'électricité dans la ville.

Je n'ai pas connu l'hôtel en activité. Aujourd'hui, ma sœur Catherine l'a restauré et divisé en appartements mis en location. Sa fille occupe la maison avec toute sa petite famille.

Mes grands-parents ont ensuite tenu la quincaillerie, sur la place, face aux halles et à l'église abbatiale St-Pierre.

Les trois sœurs étaient surveillées de près lorsque leur venait l'idée de jouer à la marchande. Il n'était pas question de mélanger les pointes, les vis, les écrous de différentes tailles rangés dans de nombreux petits casiers en bois...

Lorsque « La Quincaillerie » a été vendue à un boucher, notre tante Marraine n'a pas conservé les meubles. Elle a seulement emporté quelques casiers que les trois sœurs se sont partagées.

C'est à l'église St-Pierre que j'ai été baptisée par le Révérendissime Père Don Anselme Chibas-Lassalle, « Tonton Jean-Baptiste ». Cet homme était d'une grande bonté. Nous avions une profonde affection l'un pour l'autre.

Après avoir fait ses études à Saint-Léon de Pau, « Tonton Jean-Baptiste » rejoint le noviciat de Belloc. Il prononce les vœux monastiques, lesquels lui promettent d'abord l'exil. La fondation palestinienne avait besoin d'ouvriers. Il fut parmi les volontaires de la première heure. L'Ecole Saint-Etienne de Jérusalem le compta parmi ses meilleurs élèves. Sous la direction de maîtres réputés, il se livra avec

enthousiasme aux études sacrées, et il aurait pu acquérir une compétence étendue, si le Séminaire Syrien n'avait réclamé son dévouement.

Il s'acquitta longtemps des humbles tâches de l'enseignement, sans négliger les travaux personnels qui devaient lui valoir une autorité reconnue dans les églises d'Orient.

La guerre de 1914 le rappela en France et ruina l'œuvre palestinienne. A l'Armistice, la question se posa de la reprise. Il fallait tout reprendre... Tout fut repris. Le Père Anselme fut nommé supérieur et fut toujours maintenu dans cette charge.

Il sut regrouper une communauté, augmenter le nombre des élèves, conduire aux autels une génération de prêtres. Par ses soins, un clergé a été formé, qui est l'honneur et la force du rite syriaque. Pour récompenser d'aussi bons services, le Patriarche conféra au Père Anselme le titre de chorévêque¹, Rome lui accorda la dignité abbatiale, le gouvernement français la Légion d'Honneur. Sa vie s'est achevée en 1958, dans la simplicité et la paix dans l'abbaye de Belloc.

Les photos de l'album de famille témoignent que le jour de mon baptême, je n'ai pas aimé l'eau bénite que « Tonton Jean-Baptiste » m'a versée sur la tête. Mon parrain, Jean-Claude me raconte que j'ai beaucoup pleuré

¹ Chorévêque = vicaire chargé des missions épiscopales dans la campagne.

et qu'il a eu beaucoup de mal à me tenir au-dessus des fonds baptismaux. Malgré mes six mois, je me débattais.

C'est aussi à l'église St-Pierre que j'ai dit au revoir à mes parents pour toujours avant de les conduire, chacun son tour, dans le cimetière d'Airvault, à côté d'une scierie. Notre père voulait être enterré dans sa ville natale. Notre mère n'aimait pas ce cimetière. Elle disait que le bruit de sciage des troncs d'arbres, des avertisseurs des engins de chantier, des allées et venues des camions ne permettaient pas de trouver le repos. Et pourtant, elle a rejoint notre père dans le caveau familial, c'était son souhait.

Mes parents se sont connus à Airvault. La vie à Paris pendant la guerre était difficile, notre mère et ses sœurs étaient accueillies à Barroux, un petit village dans les Deux-Sèvres à quelques kilomètres d'Airvault, par Parrain Olive, Marraine Octavie et leur fille Régine. La ferme n'avait rien de confortable, mais notre mère gardait d'heureux souvenirs de ses séjours rustiques, de sa participation aux différents travaux de la ferme.

Je n'ai jamais dit merci pour tout l'amour que notre mère nous a donné, le plein temps qu'elle nous a accordé et la patience dont elle a fait preuve particulièrement à mon égard. On peut dire que je lui en ai fait voir !

Je peux aussi dire merci à notre père qui m'a forgée le caractère.

Notre père veillait également à la bonne instruction de sa progéniture.

Avant le dîner, passage obligé, entraînement au calcul mental. J'étais vive et l'exercice m'amusait. Frappé d'obsolescence par les calculettes, il est de retour aujourd'hui... Himalaya, notre petite-fille, qui excelle en maths, découvre le calcul mental en 4^e et y perd des points. Elle n'a pas suivi mes conseils et me dit toute triste « *j'aurais dû t'écouter* ».

J'avais quatorze ans lorsque j'ai dû terriblement fâcher Papa le Colonel et lui tenir tête. Ce n'était pas la première fois.

A quatre ans à peine, j'étais en Allemagne. La soupe n'était pas mon plat préféré. J'étais à table, assise à côté de notre père. Notre mère lui reprochait régulièrement de resaler avant même de goûter et pourtant, il secouait toujours généreusement la salière. Dans ma petite tête, j'imagine que le sel peut améliorer le goût de la soupe. Je réclame du sel que mon père me refuse.

L'événement s'est imprimé définitivement dans mes souvenirs.

Comme je ne céda pas, j'ai été conduite dans la cave avec mon assiette de soupe. Il n'y avait qu'une faible lumière. La porte a été fermée à clé. Je n'ai pas pleuré. J'ai attendu. Notre mère inquiète est venue me voir. Le niveau de la soupe n'avait pas baissé, elle est repartie.

Le silence de l'autre côté de la porte s'était installé. Le dîner était terminé, la table débarrassée. L'heure du

coucher approchait. Je n'ai rejoint mon lit que trois heures plus tard, j'étais à jeun.

Je venais de passer avec succès le test de fort caractère !

Dix ans plus tard, mon père était décidé à ne pas se laisser tenir tête une nouvelle fois par une gamine, lui qui faisait filer droit les « troufions ».

J'ai eu droit à ce jugement et à ce pronostic :

« Tu es bête, moche, tu ne sauras pas même garder les oies et tu ne trouveras pas de mari. »

Il devait y avoir une justification. Mes notes désastreuses pouvaient justifier « Bête » et « Incapable de garder les oies ». « Moche », j'avais eu l'idée, sans prévenir quiconque, de me faire couper les cheveux à deux centimètres du crâne. Adieu, les boucles trop prononcées qui compliquait l'entretien de ma tignasse. Le résultat était évidemment un désastre.

« Tu ne trouveras pas de mari », c'était pour plus tard. Le même jour, j'avais deux demandes en mariage... La prophétie paternelle se révélera mauvaise. Je ne reprenais pas confiance en moi pour autant.

De nombreuses années plus tard, quand sur son lit d'hôpital, quelques instants avant de mourir, il m'a dit *« Je t'aime si fort ma petite Gete, c'est à toi que je confie votre Maman »*, la douleur qu'avaient provoqué ses propos humiliants à mon égard, a commencé à s'atténuer. Leur blessure a cependant affecté plus de trente années de ma vie.